

24 images

24 iMAGES

Du regard à la rupture *La femme défendue*. Philippe Harel

Gilles Marsolais

Number 88-89, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23405ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1997). Review of [Du regard à la rupture / *La femme défendue*. Philippe Harel]. *24 images*, (88-89), 32–33.

DU REGARD À LA RUPTURE

PAR GILLES MARSOLAIS

LA FEMME DÉFENDUE ■ Philippe Harel

Philippe Harel a tenté ce pari fou de cerner d'une façon subjective la rencontre entre un homme et une femme, du seul point de vue de l'homme. Dans ce film constamment sur la corde raide, le réalisateur s'identifie donc à ce dragueur, à LUI que l'on ne voit pour ainsi dire jamais à l'écran (sauf lors de deux courts passages où l'on aperçoit brièvement son reflet dans un miroir), à ce LUI qui tente de découvrir la réalité, sinon la vérité de cette jeune fille rencontrée par hasard. Qui plus est, il pousse cette idée du point de vue subjectif jusqu'à identifier l'approche, voire la drague de ce LUI à sa propre démarche de réalisateur, ou LUI devient MOI, c'est-à-dire moi, Philippe Harel, réalisateur de ce film en train de se faire au moyen duquel je tente de connaître cette jeune fille qui m'attire.

Cependant, plutôt qu'un documentaire live sur l'évolution d'une idylle, impliquant l'approfondissement des rapports d'intimité entre filmant et filmé(e), le film correspond davantage à

l'illustration fictionnelle de cette idée. Il ne s'agit donc pas ici de la mise en œuvre rigoureuse, avec ses défis et ses écueils, d'un tournage qui se déroulerait selon les principes et le dispositif du cinéma direct, c'est-à-dire à toutes fins pratiques sans filet de sécurité. Mais, pour peu que l'on ne soit pas dupe, que l'on accepte le procédé et que l'on prenne ce film pour ce qu'il est, c'est-à-dire un pur film de fiction, *La femme défendue* se laisse regarder avec plaisir pour la gageure qu'il représente d'être surtout axé sur le visage d'une jeune actrice inconnue, pendant plus de deux heures (venue du théâtre, Isabelle Carré n'avait fait à ce jour que de brèves incursions devant la caméra, dont dans *Beau fixe* de Christian Vincent alors qu'elle était encore adolescente) et pour la qualité d'émotion qu'il transmet à travers son jeu expressif. Car tout le propos du film, qui raconte la banale histoire d'un adultère, tient à des regards (tantôt interrogatifs, tantôt assombrés, etc.), à des gestes furtifs, à ces signes révélateurs d'une fêlure dont l'amant en puissance saura profiter, à ces

***La femme défendue* se laisse regarder avec plaisir pour la gageure qu'il représente d'être surtout axé sur le visage d'une jeune actrice inconnue, pendant plus de deux heures.**





ELLE (Isabelle Carré).

moments qui renvoient aux différentes étapes de la séduction, du mensonge, de la trahison et de la passion.

À part une finale plus faible, qui prolonge indûment un propos entendu, Philippe Harel fournit la preuve d'une réelle maîtrise de la mise en scène pour cerner la complexité d'un personnage qui refuse d'abord de se laisser apprivoiser avant de finalement consentir à se livrer. C'est filmé serré, sans recours aux intrusions venant de l'extérieur, sans moments de pause, et sans concession au romantisme. Il s'agit du rapport d'une relation cernée au scalpel, d'une façon épurée, sans diversion. On aime ou on n'aime pas, mais il faut reconnaître que le projet est fidèle à une logique dramaturgique. Au départ, ELLE veut en rester aux relations d'amitié, d'autant plus qu'elle a un ami, alors que LUI, qui ne lui cache pas être marié, manifeste clairement son attirance sexuelle. Progressivement, un jeu s'insinue entre eux, à travers lequel il lui dévoile ses fantasmes, dont celui de la voir nue. Elle finira par se donner à lui, non sans exiger — signe des temps — le port du condom ou... le test du sida! Ce qui s'apparente *a priori* à une faiblesse de scénarisation s'avère un clin d'œil amusé pour le faire marcher, avant qu'elle n'exprime la souffrance d'entretenir une relation soutenue avec un homme marié, ponctuée de coups de téléphone et de rencontres à la sauvette, et qu'elle refuse d'être entretenue par lui et de vivre, de ce fait, dans une relation de dépendance.

Contrairement à ce que certains critiques continuent d'écrire, *La dame du lac* de Robert Montgomery n'est pas la référence en matière de caméra subjective: au contraire, ce film illustre même, par défaut, qu'une identification subjective ne peut pleinement se réaliser au cinéma que si les conditions de l'identification au regardant se sont d'abord réalisées auprès du spectateur par divers moyens. D'une certaine façon, Philippe Harel n'échappe pas tout à fait à ce même piège, d'où le rejet possible de sa proposition par certains spectateurs qui ne peuvent s'identifier au réalisateur, parce qu'il n'est pas suffisamment présent à l'écran ni par effet de réel ni par personnage interposé, et partant, à ce LUI dans l'intimité supposée de cette femme

défendue... Dans l'optique d'un film-vérité, la cause serait rapidement entendue, mais comme il s'agit d'un film qui ne masque pas sa dimension fictionnelle, on peut difficilement lui reprocher, entre autres, son manque de sincérité, et il importe donc au départ d'accepter la règle du jeu par laquelle Philippe Harel endosse le rôle de ce LUI, afin de proposer le point de vue de l'amant.

Lors de sa sélection en Compétition officielle, le film a suscité une polémique, dont la France a le secret, quant à son véritable statut de film-film ou de film-pour-la-télévision. Dans la foulée, quelques critiques ont suivi le mot d'ordre de boycott de certaines organisations professionnelles et leur jugement, lors de la projection sur la Croisette, fut sans nuances et sans appel. Par contre, beaucoup d'autres critiques (notamment ceux de la revue *Positif*), et une bonne partie de la presse étrangère ont défendu ce film fort sympathique et sans prétention qui, selon leur évaluation, ne déclassait pas moins de la moitié des films en compétition, en plus d'avoir le mérite de révéler une actrice. Ce n'est déjà pas si mal pour un film qui n'en demande pas tant. Personnellement, je ne savais rien de ce remue-ménage avant la projection, ce qui m'a permis de voir le film sans préjugés et d'y prendre plaisir, ne serait-ce que sur le plan formel, malgré sa finale alambiquée. Ajoutons enfin que Philippe Harel, qui n'appartient à aucune chapelle, est catalogué comme un cinéaste qui s'intéresse au quotidien et que l'un de ses derniers films, *Les randonneurs*, a le défaut impardonnable d'être une comédie classique qui connaît un franc succès auprès du public. ■

LA FEMME DÉFENDUE

France 1997. Ré.: Philippe Harel. Scé. et dial.: Éric Assous. Ph.: Gilles Henry. Mont.: Bénédicte Teiger. Int.: Isabelle Carré, Philippe Harel. 100 minutes. Couleur. Dist.: Alliance.

Sortie prévue: octobre.